



RONNY HARTMANN / POOL / AFP

Radu Jude a reçu l'Ours d'argent du meilleur scénario pour *Kontinental '25* à la Berlinale en 2025.

LIBRE COMME Radu Jude

cinéma



RADU JUDE, LA FIN DU CINÉMA PEUT ATTENDRE

Collectif / Éditions de l'œil, 288 pages, 25 euros.

RADU JUDE, CINÉASTE INTRANQUILLE / rétrospective intégrale

/ du 23 septembre au 11 octobre

/ MK2 Bibliothèque Centre Pompidou, à Paris.

Une rétrospective à Paris et un livre sont consacrés au cinéaste roumain tandis que l'un de ses deux nouveaux films sort sur les écrans. **CHRISTOPHE KANTCHEFF**

Au diable le cinéma de confort, rassurant et ronronnant, dans lequel on s'emmitoufle ! Voici Radu Jude, cinéaste roumain supersonique et détonnant. Le suivre n'est pas de tout repos. Ne serait-ce que cette année, deux longs métrages nous parviennent sous sa signature : *Kontinental '25*, sur les écrans cette semaine (voir ci-contre), et *Dracula*, qui sortira le 15 octobre – dont nous parlerons alors. À la manière d'un Fassbinder (un de ses cinéastes inspirants), Radu Jude est un hyperactif, qui enchaîne les projets de natures diverses avec des esthétiques souvent très différentes, même si on y décèle des constantes : un regard critique sur son pays, la Roumanie, aussi bien sur son passé qu'au présent, une charge sans cesse renouvelée contre les pires développements du capitalisme et, avant tout, le rejet des bonnes manières et des normes admises, en particulier dans la façon de faire des films. Tout le cinéma de Radu Jude est une affirmation de sa liberté, d'autant plus réjouissante qu'elle peut être contagieuse.

Aujourd'hui âgé de 48 ans, Jude a déjà à son actif une œuvre prolifique : 14 longs métrages et presque autant de courts, qui n'ont pas moins d'importance dans son parcours artistique. En France, le cinéaste, qui se situe en marge du Nouveau Cinéma roumain (Cristian Mungiu, Cristi Puiu...), a été véritablement repéré à partir de 2015 avec *Aferim !*, qui lui a valu un Ours d'argent à la Berlinale, un western au superbe noir et blanc dont l'action se

déroule au début du XIX^e siècle et qui a pour sujet l'esclavage des Roms (un système qui a perduré pendant cinq siècles en Roumanie, jusqu'en 1856). Puis l'engouement suscité à juste titre par le cinéaste s'est affirmé en 2021 avec *Bad Luck Banging or Loony Porn*, Ours d'or à la Berlinale, qui fait d'une sextape rendue malencontreusement publique un objet autrement moins pornographique que la société aux idées rances désireuse de vouer aux gémonies la professeure qui en est l'héroïne.

Pour autant, les spectateurs français sont loin d'être à jour avec la filmographie judienne. D'où la bonne idée du Centre Pompidou de lui consacrer une rétrospective intégrale – après celle du festival international de cinéma de Marseille (FIDMarseille) en juillet dernier. Tandis qu'un livre collectif consacré au cinéaste paraît simultanément, l'ensemble contribuant à établir plus solidement encore son statut de grand auteur.

Le titre du livre, *Radu Jude. La fin du cinéma peut attendre*, est une déclinaison de *N'attendez pas trop de la fin du monde* (2023), l'un des meilleurs films du réalisateur, qui contient tout son cinéma. On y trouve à la fois une tournure d'esprit punk, une vision crue de l'exploitation des travailleurs roumains par une société de l'ouest européen cynique à souhait, une réflexion sur les différents types d'images via la coexistence de longs plans séquence et de vidéos express du type TikTok et, *last but not least*, une héroïne au caractère bien trempé (Jude affectionne les protagonistes femmes et offre de beaux rôles à ses excellentes comédiennes, telles Ilinca Manolache dans *N'attendez pas...* ou Eszter Tompa dans

Kontinental '25). La ville de Bucarest est aussi très présente : le cinéaste porte en effet une attention particulière à l'architecture et à l'urbanisme d'une ville, sous l'inspiration notamment du philosophe Walter Benjamin.

Le livre s'ouvre par un long et passionnant entretien que Radu Jude donne au critique Cyril Neyrat, où le cinéaste déclare : « *On dit souvent que je m'intéresse à l'Histoire, mais non je ne m'intéresse pas à l'Histoire, je m'intéresse à la trace de l'Histoire dans le présent, de cette Histoire noire, cachée, pas reconnue.* » Dans plusieurs de ses films, documentaires et fictions, tournés vers le passé, Jude cherche, il est vrai, un effet de révélation – de la participation de la Roumanie dans la Shoah par exemple, volontairement ignorée par les Roumains – mais toujours avec une probité relevant de sa conscience aigüe dans l'utilisation des images et des sons. C'est le cas en particulier du long métrage documentaire *The Exit of The Trains* (2020), coréalisé avec l'historien Adrian Cioflâncă, qui opère comme un mémorial : le film est constitué de portraits de trois cent soixante-quatre des victimes juives du pogrom de Iasi (13 000 morts en tout), une ville à l'est du pays, tandis qu'une voix donne le nom de chacun et fait un récit laconique de leur mort. Le film s'achève sur des photos du pogrom lui-même.

Bouleversant les frontières de son art en y intégrant des diptyques considérés comme incompatibles, par exemple la culture populaire et les auteurs du patrimoine, ou la vulgarité et l'éthique, Radu Jude se révèle être une tête chercheuse, un artiste qui n'a pas abandonné les idéaux des avant-gardes. « *Il est très difficile pour un film d'être subversif aujourd'hui, dans nos sociétés*, dit-il dans l'entretien déjà cité, *mais tout de même je crois que le cinéma garde une capacité à voir et penser d'une autre manière.* » Radu Jude nous invite à jouer à plein notre rôle, sinon notre devoir, de spectateurs actifs. Il serait dommage de le snober. ●

Tout le cinéma de Radu Jude est une affirmation de sa liberté, réjouissante et contagieuse.

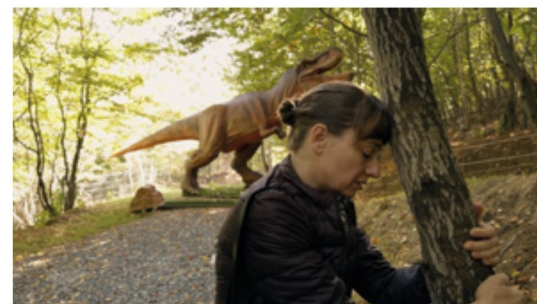
Mauvaise CONSCIENCE

CINÉMA

KONTINENTAL '25 / Radu Jude / 1 h 49

Dans *Kontinental '25*, Radu Jude met en scène une huis-sière effectuant une expulsion tragique.

La parole a une importance particulière dans les films de Radu Jude. C'est à nouveau le cas dans *Kontinental '25*, filmé avec un iPhone, en plans fixes, où la plupart du temps deux personnages – dont la protagoniste, Orsolya (Eszter Tompa) – sont plongés dans de longues discussions. C'est pourquoi l'ouverture du film, presque totalement muette, n'est pas anodine. On y voit un homme quasi clochard ramasser dans la nature des canettes ou des bouteilles vides, manger ce qu'il trouve et faire la manche aux terrasses des cafés. Traversant un bois, il passe à côté de dinosaures animatroniques, ce qui suggère une époque d'avant le langage articulé. Or, quand il n'est pas silencieux, cet homme marmonne, essentiellement des injures. C'est dire l'état de dérégulation dans lequel il se trouve.



MÉTÉORE FILMS

La parole revient quand Orsolya, qui est huissière, accompagnée de gendarmes, exige que l'homme obéisse à l'ordre d'expulsion de son minuscule taudis. Mais quand elle est de retour vingt minutes plus tard, il est mort : pendu à un radiateur. Dès lors, il va en falloir des mots à Orsolya pour tenter d'expier son sentiment de culpabilité ! Elle est pourtant convaincue de ne pas être juridiquement responsable, d'autant que ses instances supérieures s'empressent de le lui dire – le cynisme est l'autre face de la lâcheté. Mais, humainement, c'est une autre histoire. Alors Orsolya pleure. Petit à petit, ses sanglots vont se doubler de pleurs sur elle-même. Parce que, dit-elle, elle aurait dû se rendre compte du dénuement de l'homme – pourtant évident. Parce que des sites nationalistes et xénophobes la traitent de meurtrière à cause de ses origines hongroises. Parce qu'Orsolya a conscience d'avoir été l'agente d'une expulsion ordonnée par une société aux mains d'anciens membres corrompus de la police politique transformant les lieux en hôtels de luxe. « *Les promoteurs immobiliers dirigent la Roumanie* », dit-elle. La ville où l'action se déroule, Cluj, est particulièrement la proie de ces marchés mortifères, la caméra de Radu Jude s'attardant sur nombre d'immeubles ostensiblement neufs qui témoignent du capitalisme sauvage en vigueur.

Radu Jude revendique l'inspiration d'*Europe 51* (dont l'affiche est visible dans un plan), d'où le titre : *Kontinental '25*. Autre temps, autres mœurs. Le « salut » d'Orsolya est loin d'être à la hauteur de celui du personnage interprété par Ingrid Bergman chez Rossellini. Chiche (la charité humanitaire) ou réchauffé (la religion), il est à l'image d'une époque d'impuissance et de désignation. ● C.K.